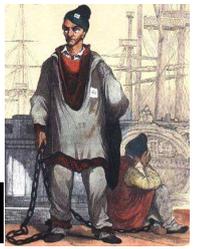




« Au bagné » d'Albert Londres, 1923.

2- Comment dénoncer dans un reportage ?



Dans l'imaginaire des Français de 1923, être condamné aux travaux forcés consiste à « aller casser des cailloux sur la route ». Le bagné doit en effet permettre aux condamnés de se racheter par le travail. Albert Londres enquête donc sur le chantier de la route coloniale en construction.

LE BAGNE, LE VRAI !

[...] Nous arrivons au kilomètre 24. C'est le bout du monde. Et pour la première fois, je vois le bagné ! Ils sont là cent hommes, tous la maladie dans le ventre.

Ceux qui sont debout, ceux qui sont couchés, ceux qui gémissent de douleur.

La brousse est devant eux, semblable à un mur. Mais ce n'est pas eux qui abattront le mur, c'est le mur qui les aura.

Ce n'est pas un camp de travailleurs, c'est une cuvette bien cachée dans les forêts de Guyane, où l'on jette des hommes qui n'en remonteront plus.

Vingt-quatre kilomètres dans ces conditions-là, mais c'est magnifique en soixante ans ! Dans quatre siècles, nous aurons probablement réuni Cayenne à Saint-Laurent-du-Maroni, et ce sera plus magnifique encore. Pourtant, la question serait de savoir si l'on veut faire une route ou si l'on veut faire crever des individus. Si c'est pour faire crever des individus, ne changez rien ! Tout va bien ! Si c'est pour faire une route...

D'abord, ils ne mangent pas à leur faim. Aucun forçat ne mange à sa faim ; mais les autres ne font rien. Ceux-là n'ont plus la force de lever la pioche.

Ensuite, ils sont pieds nus. La « Tertiaire »¹ dit : « Quand ils avaient des souliers, ils les vendaient ! »

Possible ! On pourrait peut-être inventer des souliers faciles à reconnaître aux pieds du peuple libre qui les achète ? Ils sont pieds nus, c'est-à-dire sur le flanc, leurs pieds ne les portant plus : chiques², araignées des criques, pian-bois (plaies ulcéreuses). C'est affreux à voir...

– Et à traîner, donc ! fait une voix.

On met, pour ouvrir la route, des misérables qui ne peuvent plus marcher !

En plus de cela, un mal les mine. Ce mal s'appelle ankylostomiase. Ce sont des vers infiniment petits, qui désagrègent l'intestin. Tous les bagnards en sont atteints.

Ah ! ce teint de chandelle, ce ventre concave, ces yeux agrandis !

Pour eux, la quinine³ étant considérée comme un bonbon on ne leur en donne que lorsqu'ils sont sages ; alors la fièvre accourt tambour battant dans ce champ de bataille. Les travaux forcés ? Oui. La maladie forcée ? Non.

J'entre dans une case. Sur cent travailleurs, quarante-huit aujourd'hui sont abattus. Sous des moustiquaires, noires de crasse, mais trop petites, leurs bras dépassent, leurs pieds dépassent et la plus infernale invention de Dieu, le moustique, mène là sa danse.

Les forçats ne me voient pas passer, même ceux qui regardent. La fièvre les a emportés dans son cercle enchanté. Ils gémissent et l'on ne sait si leurs gémissements sont un chant ou une plainte. Ils tremblotent sur leur planche comme ces petits lapins mécaniques quand on presse la poire.

Ce sont les terrassiers !

Quand on veut faire une route, on s'y prend autrement.

Au bagné, 1ère partie, VII

1. *L'administration pénitentiaire.*
2. *Puces.*
3. *Médicament soignant le paludisme.*

1. *Montre que ce témoignage est subjectif en surlignant dans le texte les indices d'implication du narrateur.*
2. *Relève au moins un passage ironique.*
3. *Expliquez la valeur du « on » utilisé à plusieurs reprises.*
4. *Montrez que ce témoignage est à la fois descriptif, explicatif et argumentatif.*

Au camp de Saint-Laurent-du-Maroni, Albert Londres entre dans la cellule des criminels.

PARMI LES MISÉRABLES

Il était cinq heures de l'après-midi quand j'arrivai dans la cour. Les corvées étaient rentrées. Le matricule 45.903, une figure de noyé, grelottait dans une voiture à bras. À côté de lui, le 42.708 lui caressait doucement les doigts qu'il avait bagués de tatouages.

« Com...man...dant, gémit le 45.903 en s'adressant à un haut chef qui passait, je travail...lais à Baduel, vous com...pre...nez. Je suis bon pour l'hô...pi...tal, j'ai la fièvre, oh ! la fièvre, pouvez-vous par bon...té me faire donner, par bon...té, une cou...ver...ture.

– Donnez-lui une couverture.

– Mer...ci, com...man...dant, par bonté.

Et un petit chat qui voulait jouer sauta sur les genoux de cet homme en transe.

On me conduisit dans les locaux.

D'abord je fis un pas en arrière. C'est la nouveauté du fait qui me suffoquait. Je n'avais encore jamais vu d'hommes en cage par cinquantaine. Torses nus pour la plupart (car en Guyane, s'il ne fait pas tout à fait aussi chaud qu'en enfer, il y fait, en revanche, beaucoup plus humide) tous ces torses étaient illustrés. Les « zéphirs. », ceux qui proviennent des bat'-d'Af, méritaient d'être mis sous verre. L'un était tatoué de la tête aux doigts de pieds.

Tout le vocabulaire de la canaille malheureuse s'étalait sur ces peaux : « Enfant de misère. ». « Pas de chance. » « Ni Dieu ni maître. » « Innocents. » « Vaincu non dompé. » Et des inscriptions obscènes à se croire dans une vespasienne¹. Celui-là, chauve, s'était fait tatouer une perruque avec une impeccable raie au milieu. Chez un autre, c'étaient des lunettes. Il fut le premier à qui je trouvai quelque chose à dire :

– Vous étiez myope ?

– Non ! louftingue².

L'un avait une espèce de grand cordon de la Légion d'honneur, sauf la couleur. Je vis aussi des signes cabalistiques³. Et un homme portait un masque. Je le regardai avec effarement. On aurait dit qu'il sortait du bal. Il me regarda avec commisération⁴ et lui se demanda d'où je sortais.

Ils se préparaient pour leur nuit. Cela grouillait dans le local. De cinq heures du soir à cinq heures du matin ils sont libres – dans leur cage. Ils ne doivent rien faire. Ils font tout !

Après huit heures du soir, défense d'avoir de la lumière, ils en ont ! Une boîte à sardines, de l'huile, un bout d'étoffe, cela compose une lampe. On fait une rafle. Le lendemain on trouve tout autant de lampes.

La nuit, ils jouent aux cartes, à la « Marseillaise ». Ce n'est pas pour passer le temps, c'est pour gagner de l'argent, ils n'ont pas le droit d'avoir de l'argent, ils en ont. Ils le portent dans leur ventre. Papiers et monnaies sont tassés dans un tube appelé plan (planquer). Ce tube se promène dans leurs intestins. Quand ils le veulent ils... s'accroupissent.

Tous ont des couteaux. Il n'est pas de forçat sans plan ni couteau. Le matin, quand on ouvre la cage, on trouve un homme le ventre ouvert. Qui l'a tué ? On ne sait jamais. C'est leur loi d'honneur de ne pas se dénoncer. La case entière passerait sous la guillotine plutôt que d'ouvrir le bec. Pourquoi se tuent-ils ? Affaire de mœurs. Ainsi finit Soleil-lant, d'un coup de poignard un soir de revenez-y et de hardiesse mal calculée. Un des quatre buts du législateur quand il inventa la Guyane fut le relèvement moral du condamné. Voilez-vous la face, législateur ! Le bagne c'est Sodome et Gomorre⁵ – entre hommes.

Et une case ressemble à une autre case. Et je m'en allai.

Au bagne, 1ère partie, II

1. *Urinoirs publics.*
2. *Loufoque.*
3. *Mystérieux, magiques.*
4. *Compassion.*
5. *Villes bibliques symboles de vice et de dépravation sexuelle.*



*Laurent Maffre,
L'Homme qui
s'évada, 2006.*

DANS LE CACHOT AVEC ROUSSENQ

L'après-midi, je fis armer le canot et repartis pour Saint-Joseph. Quand, en arrivant, je dis au chef de camp : « Je viens voir Roussenq », l'effarement le cloua au sol. On ne voit pas Roussenq. C'est comme si j'avais frappé aux portes de l'enfer, disant : « Je viens voir le diable. » Le diable existe, mais ne reçoit pas. Roussenq non plus. Mais l'ordre que je portais était formel.

[...] On déferre la porte. Elle s'ouvre.

Roussenq se dresse sur son bat-flanc¹ et regarde. Il regarde quelqu'un qui n'est pas un surveillant, qui n'est pas un commandant, qui n'est pas un porte-clés. La surprise est plus forte que lui ; il dit : « Un homme ! »

On me laisse seul. Je pénètre dans le cachot. Roussenq en est à la période des dix jours de cachot demi-clair².

Il est ébloui comme si j'apportais le soleil.

– Ah ! bien ! fait-il ; ah ! oui !

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt-trois ans de vie et quinze ans d'enfer, ce qui fait trente-huit.

Et, tout de suite :

– Je vais vous montrer mon corps.

Il se mit complètement nu. Passant la main sur son ventre il dit : « La cachexie ! »³ Il est si maigre qu'on dirait qu'il grelotte. Sur ses bras, dans son dos, sur ses jambes, sur la poitrine sont des marques comme des cicatrices de coups de lanière.

– Ce sont des coups de couteau.

– De qui ?

– De moi, pour embêter les surveillants. Ils faisaient une tête quand ils ouvraient le cachot et qu'ils me trouvaient en sang !

Et puis ça leur donnait de l'ouvrage.

– Vous touchez à la fin de vos tourments.

– C'est fini. Plus que cent cinquante jours. Maintenant, je rentre dans l'ordre.

– Vous êtes resté longtemps tout nu, mais on vous a redonné un pantalon.

– Je déchirais tous mes vêtements. J'étais un chien enragé.

« Il est évident que lorsqu'un individu comme moi lacère ses effets systématiquement, on ne saurait fournir un aliment à ses dégradations. Mais j'ai ressenti suffisamment la souffrance du froid de cachot. Les nuits, je me frottais l'épiderme avec une brosse. J'en suis guéri à jamais. La douleur est le meilleur conseiller.

– Pourquoi meniez-vous cette lutte inégale contre l'administration ?

– Par goût. Je m'enfonçais dans le cachot comme dans le sommeil. Cela me plaisait diaboliquement. Quand le commandant Masse n'a plus voulu me punir, j'ai cru que je l'étranglerais. Et puis, je protestais au nom de tous les autres. Mais tous les autres – à part trois ou quatre – savez-vous ce que c'est ? C'est de la vermine qui, plus vous l'engraissez, plus vous dévore.

« On ne me verra plus chercher des amis dans ce fumier. »

« Je me demande même comment je ferai quand je sortirai du cachot. »

« Je ne puis plus supporter la vie en commun. »

– Vous vivrez à part.

– Je ne puis plus me souffrir moi-même. Le bagne est entré en moi ; Je ne suis plus un homme, je suis un bagne. Il dit : je ne puis pas croire que je fus un petit enfant. Il doit se passer des choses extraordinaires qui vous échappent. Un bagnard ne peut pas avoir été un petit enfant. »

Au bagne, II^e partie, X

1. *Planche ou dalle qui sert de lit.*
2. *Semi-obscurité à laquelle est soumis le condamné.*
3. *affaiblissement profond de l'organisme (perte de poids, atrophie musculaire, etc.), lié à une dénutrition très importante.*

1. *Quel regard porte Albert Londres sur ces bagnards ? Justifie avec des extraits du texte.*
2. *Montre qu'Albert Londres dénonce avec efficacité les conditions de vie des bagnards.*
3. *Avec ces portraits, notamment celui de Roussenq, on est transporté ailleurs que dans une prison. Où ?*
4. *Albert Londres fait appel à la morale commune, dans quels extraits et pourquoi ?*